

**suite de FRERE JUBIN****18 à 2h1/2 - Le commandant**

**Costemale** nous charge le **caporal Dubost** et moi d'aller par une sape de 60 à 70 mètres inviter une poignée de Turcs qui occupent un fortin à se rendre à nous. Aussitôt par un bond rapide de 2 mètres à terrain découvert nous nous jetons dans la sape et nous rampons pendant 30 à 40 mètres sur une couche de cadavres en putréfaction complète, nous sommes à peine défendus par un parapet de 30 centimètres. Arrivé à l'extrémité du boyau, **Dubost** se hisse sur le parapet et examine la situation ; elle ne lui paraît pas favorable à l'exécution du plan projeté ; le fortin turc est éloigné de 25 mètres et le vent est contre nous ; nous revenons rendre compte de notre mission au **Cdt Costemale** qui ne paraît pas convaincu et nous propose de recommencer.

**BAIONNETTE AU CANON**

Enfin, à 4 heures, la patrouille du **sergent Dabon** attaque le fortin à un signal donné. La 3<sup>ème</sup> section, moi 2<sup>ème</sup>, se porte à son secours en rempant sur les cadavres baïonnette au canon cette fois. Bientôt l'ennemi s'avance en force à la baïonnette contre nous qui sommes une quinzaine d'hommes seulement et qui supportons déjà un ouragan de mitraille à notre gauche. La section **Dabon** est entourée et massacrée non sans résistance dans le fortin sauf 2 hommes qui réussissent à s'échapper. Il nous est impossible de la secourir. Il eut fallu traverser 25 mètres sous le feu des mitrailleuses. Nous tirons sans cesse par dessus les parapets. Tout à coup, notre sergent s'élance sur le parapet et assis continue à tirer. On eût dit qu'il cherchait la mort plutôt que de reculer. Je crie à son voisin : « Faites le redescendre, il va se faire tuer. » Au même instant, il est blessé au cou et donne le signal de la retraite. Sa blessure peu grave nous sauvait d'un massacre. Nous revenons aussi rapidement que l'on peut l'imaginer en rampant parmi les armes et les cadavres dont l'odeur insupportable et les vers qui sautaient à la figure étaient une invitation assez pressante à se hâter. Avec quelle joie nous nous laissons tomber épuisés dans notre tranchée libératrice où l'on nous croyait morts ou prisonniers. Nous avons perdu au retour notre caporal qui avait négligé de se baisser constamment et avait reçu une balle dans le dos. Mon caporal était derrière moi et j'entends encore son

affreux cri de douleur. Lorsqu'une patrouille repasse par là, deux heures après, il était mort. Cependant les Turcs décimés par les mitrailleuses de **Coleman** placées à notre droite renonçaient à avancer et regagnaient leurs tranchées.

De retour, je pense mon sergent ainsi qu'un pauvre homme dont personne ne s'occupait et qui avait la face rousselante de sang ; je n'eus que la ressource de bander (?) la plaie béante de son front avec son mouchoir, je lui indiquais ensuite le poste de secours.

Aussitôt libre, je saisis un fusil et tirais par les créneaux sur les créneaux que l'on pouvait distinguer aisément maintenant, il était 5 heures. Ils se dirigeaient en rampant vers la droite de notre ligne ; nos tireurs étaient rares et espacés et je savais que les renforts (3<sup>ème</sup> Compagnie) n'arriveraient pas avant 6h1/2. J'engageais mes jeunes camarades à tirer sans arrêt et je leur donnais l'exemple de mon mieux. Quand à force de tirer mon fusil était devenu brûlant, j'en prenais un autre, car les armes étaient plus nombreuses que les tireurs, hélas ! Je cherchais des sergents pour faire donner des ordres car l'incohérence régnait à cet instant dans mon secteur, ils étaient fort espacés, plusieurs ayant disparu pendant l'attaque, je ne trouvais qu'un sergent artificier fort occupé d'ailleurs. Je compris combien rares sont les hommes dans ces circonstances critiques.

**ÉBOULEMENT DU PARAPET**

Ce que je redoutais le plus se produisit, bientôt les balles ennemies causèrent un éboulement de 2 mètres de largeur à 3 mètres de moi dans le parapet en sacs de terre et une panique s'en suivit. Je tâchai de ramener le calme et demandai de suite au sergent du Génie quelques hommes disponibles qu'il m'accorda aussitôt pour réparer la brèche pendant que sur les côtés nous continuions à tirer. A l'instant même, un des sapeurs qui passait derrière moi tombe frappé d'une balle en plein front. Nouvelle panique et arrêt dans la besogne. Je remarquai alors qu'à cet endroit un tireur turc placé sur une colline dominant notre tranchée nous prenait en enfilade et envoyait à chaque minute par un défaut d'un parapet insuffisamment élevé, il avait déjà causé l'éboulement et la mort de 2 hommes, un instant après il blessait encore un capitaine qui passait par là. Sans aller chercher des ordres, je priais mes camarades de ne plus rester en

évidence et de laisser inoccupés 5 à 6 mètres de créneaux à l'endroit dangereux. Quant à moi, je creusai sur place pour être garanti lorsque je serai debout et je veillai attentivement pour signaler le danger aux allants et voyants, j'évitais ainsi bien des accidents. Entre temps, j'enlevai au défunt dont les vêtements étaient couverts de sang ses papiers et son argent pour les faire parvenir à son chef qui venait de partir. J'appris que c'était un homme peu fortuné mais noble d'origine. J'écrivis le même jour à un vieil ami de son père de prévenir la famille avec les ménagements d'usage.

**AU POSTE DE SECOURS**

Très occupé derrière mon créneau, je n'avais porté aucune attention à une égratignure reçue au genou en revenant par la sape. La douleur devenant plus aigüe, j'examinai la blessure qui était restée en contact avec des corps en putréfaction, et risquait de s'aggraver. Après avoir appliqué un paquet de pansement, je me rendis donc au poste de secours où l'on me désinfecta à la teinture d'iode.

La nuit suivante, l'ennemi produisit une contre attaque qui comme d'habitude n'eut aucun résultat. Le matin vers 8 h nous étions enfin relevés de 1<sup>ère</sup> ligne après 8 jours d'un labeur dont je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour. Au sortir de cet enfer, il me semblait retrouver le paradis au camp où les marmites tombent cependant plus qu'en 1<sup>ère</sup> ligne. Il en est tombée une ce soir même à 5 mètres derrière moi dans la cuisine de l'escouade aspergeant notre soupe de terre. Si elle avait éclaté, nous eussions été projetés en l'air.

En rentrant dans notre chambrée, nous nous comptons. Partis 13 il y a 8 jours, nous restons 3. Idem pour l'escouade voisine. Nous avons perdu notre capitaine, l'adjutant, 2 sergents et 2 caporaux de la section.

**UN BLESSÉ TURC INTERROGÉ**

**20** - Après un jour de repos, nous allons en corvée travailler à la construction d'une route. On prétend que nous resterons peu de temps ici.

Mon blessé turc que j'ai interrogé sur l'ordre du commandant m'a avoué qu'ils manquent de majors (=médecins) et d'infirmiers et que l'on emploie le bâton pour forcer les malades à marcher, en leur disant : « Marche ou crève ». Les Allemands les mènent revolver en main ayant droit de vie

**suite et fin p. 4**